

LES PARISIENS DES LUMIERES

Emmanuel LE ROY LADURIE

FIGARO LITTERAIRE - EN TOUTES LETTRES

20/07/2000

Paris en 1674 a 500 000 habitants, et 900 000 en 1841. Ce n'est pas une explosion démographique qui serait « galopante » dans le style du tiers-monde actuel. C'est quand même une augmentation consistante se traduisant aussi, on aurait tendance à l'oublier, par un essor de la population flottante. Ça va, ça vient, ça arrive, ça repart, et pourtant une partie au moins des « passagers », des immigrants est absorbée, digérée, intégrée, par la ville ; elle restitue par ailleurs à la province ou à l'étranger les éléments les moins stables, les moins sûrs, l'écume ou le remugle : « Le flot qui l'apporta recule épouvanté. » Il faut bien loger par ailleurs tout ce qui reste, tout ce qui demeure et aussi tout ce qui transite.

Un double secteur s'offre donc, sans pudeur, sinon sans problème : d'une part « le garni » le meublé dirions-nous, pour les gens du peuple. Et d'autre part l'hôtel pour les petits-bourgeois, la classe moyenne, l'élite. Quelques grandes carrières d'aubergistes, promus hôteliers, s'individualisent de la sorte entre Révolution et Restauration : un René Portail débute comme simple domestique. Vingt années passent et le voilà devenu patron d'auberge, à la tête d'un établissement de quinze chambres et d'un capital de 16 000 francs. C'est une réussite. On imagine le travail, les sueurs, les ruses aussi déployées pour en arriver là. L'un des fils de ce self-made-man aura la succession de cette « hostellerie » ; l'autre sera pâtissier-traiteur, cuiseur de petits pâtés à la gueule de son four.

Sur le mode global, l'enrichissement est statistiquement mesurable : il se traduit, dans la seule période qu'envisagent nos auteurs, de Louis XV à Louis-Philippe, par un plus que doublement des fortunes des « tauliers » parisiens. Et n'oublions pas le roi de France, « taulier en chef » de cette immense HLM (moins les « bandes de jeunes » quand même) qu'est le château de Versailles. Avec ses centaines de chambres garnies, pour marquises désargentées ou pour ducs et pairs sur le retour. Qui loge à l'hôtel parisien ? Qui habite, plus démocratiquement, dans le garni ? Les migrants, les électrons libres, les atomes baladeurs viennent pour l'essentiel de Normandie et d'autre part de Champagne ou de Bourgogne.

Les femmes, servantes et parfois prostituées, sont originaires d'un vaste espace situé au nord d'une frontière imaginaire courant de Genève au sud du Cotentin, la fameuse ligne « Calvin-Calva ».

Masculins ou féminins, les Auvergnats, Limousins ou Savoyards fournissent le complément, ces mêmes Savoyards n'étant pas simplement, tant s'en faut, tous ramoneurs ou montreurs de marmottes. Quant aux Méridionaux, ils sont peu représentés dans les meublés de la capitale, Bouches-du-Rhône excepté. Parmi les étrangers, les Anglais viennent très largement en tête (25 %), suivis par les Allemands (13 %) et par les habitants de l'actuelle Belgique (10 à 11 %). Et enfin les Suisses (11 %) eux aussi. Les Italiens arrivent derrière, et les Espagnols sont presque absents.

Braudel, il y a une cinquantaine d'années, parlait volontiers des contacts de civilisation et des basculements de culture, de la Méditerranée aux pays du Nord. En France, à en juger par les lectures de nos concitoyens, ce basculement culturel semble s'être produit vers 1675. Nos compatriotes ont cessé statistiquement parlant de lire des livres en italien, a fortiori en espagnol, pour s'intéresser dorénavant à la lecture d'ouvrages en anglais, en allemand, voire en néerlandais. L'examen de la population mobile des garnis confirme ce choix septentrional, qui sera poursuivi au

temps des Lumières. Même chose pour les juifs parisiens : ils étaient peut-être d'origine séfarade aux XVI^e et XVII^e siècles mais certainement ashkénazes (à 91,4 %) au XVIII^e siècle. Peu nombreux au total : il n'y a que 1 000 juifs au maximum à Paris à la veille de la Révolution. Le même nombre qu'à Vienne, à la même époque. Quelle différence avec les formidables communautés juives de la grande cité des Habsbourg vers 1910 à propos desquelles le jeune Hitler nourrira, de bonne heure, ses fantasmes meurtriers...

Deux mots encore sur ces mêmes étrangers dans Lutèce : les Anglais viennent à Paris pour le plaisir et la détente ; les Hollandais, on s'en serait douté, sont négociants ; les Allemands, ébénistes ; les Suisses, horlogers ; les Liégeois, libraires ou typographes ; les Savoyards (voir ci-dessus) sont maintes fois domestiques. La police de la mobilité étrangère est en place, commissaires en tête. Les problèmes posés par l'émigration semblent infiniment moins difficiles que ce n'est le cas, de nos jours.

S'agissant des groupes supérieurs, voyageurs de « première classe » et spécialistes du Grand Tour en Europe, il nous faut, avec les savants auteurs de cette « Ville », imaginer l'hôtel de luxe, du temps des Lumières : écuries piaffantes, basses-cours réduites aux caquets, ceux des poules, des canards, des pigeons au verbe nostalgique ; et puis, les fenières et autres réserves à fourrage ; le tohu-bohu des chevaux, des voitures ; le fumier typhique juste à côté du puits ; les cochons grognards ; les lapins en clapiers silencieux.

Balzac s'est fait le témoin de telles « structures » quand il a décrit la pension Vauquer : jardinet encaissé, allée de tilleuls, carrés de légumes, poulailler et porcherie... Dès qu'on atteint les faubourgs, ce genre de ruralité hôtelière s'affirme, extra-muros.

En ville, le mobilier s'affine, lui : après 1750, on note le triomphe des commodes, évinçant le coffre et l'armoire ; celle-ci gardera quand même de beaux restes. Le banc ne disparaît qu'au XIX^e siècle. Les estampes et tableaux de plus en plus nombreux s'accrochent aux murs de l'hôtellerie parisienne, et leurs sujets sont divers : vues de villes, marines, paysages, scènes de genre...

Autre nouveauté : des poêles, d'une valeur de 30 à 60 francs chacun, sont érigés dans les chambres louées. Les appareils d'éclairage prolifèrent, rassemblés à la cuisine et à l'office, lieux où chacun vient en soirée pour allumer son bougeoir. Dans les hôtels et garnis, le nombre des cuvettes est multiplié par quarante entre 1689 et 1791 ; et celui des bidets augmente de 300 %. A quoi s'ajoutent, autres innovations, le brûloir et le moulin à café, le café au lait et le bifteck. En revanche, il faudra attendre le XX^e siècle pour voir triompher simultanément, hygiénique ou périlleuse, la baignoire et la bagnole.

- La Ville promise Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e-début XIX^e siècle) sous la direction de Daniel Roche Fayard, 180 F.



Les élégants de la Place Vendôme, pendant la foire Saint Ovide (XVIII^e).
(Photos Selva et Louis Monier.)



En médaillon, Daniel Roche.
(Photos Selva et Louis Monier.)
